

SANDRINE B. LERANDY

ENCORE

La femme qui nettoyait la mort

THRILLER



Sandrine B. Lerandy

Encore

La femme qui nettoyait la mort

© Sandrine B. Lerandy, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1134-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le souvenir n'est jamais un témoin fiable.
Il est un instrument. » — Archives du Protocole, Séquence 3

ACTE I

Le travail qu'on ne voit pas

CHAPITRE 1 — Après la police

La porte se referma derrière les policiers dans un bruit étouffé, comme avalé par les murs. Sarah resta immobile dans l'entrée, la main encore posée sur la poignée de sa mallette métallique. L'air de l'appartement avait cette densité particulière qu'elle reconnaissait instantanément : le poids d'un lieu où la vie s'était interrompue trop vite.

Un silence épais flottait au-dessus du parquet, chargé de ce que la pièce avait vu — et ne dirait plus.

Elle inspira, ajusta la combinaison blanche et avança de quelques pas. La chaleur du salon lui saisit les tempes. Une fenêtre entrouverte laissait passer un souffle d'air trop faible pour bouger les rideaux, juste assez pour faire vibrer la poussière encore en suspension.

Rien n'avait bougé depuis le départ des policiers.

La chaise renversée reposait sur le flanc, la corde coupée pendait de la poutre comme une blessure nette, et une tache sombre s'étalait au sol. Une scène simple, propre, presque ordonnée. Comme si quelqu'un avait voulu que chaque élément paraisse évident.

Sarah s'approcha de la corde. Son regard accrocha immédiatement la torsion du tressage. Elle se pencha, sans la toucher. Même sectionné, un nœud laisse une signature : tension, régularité, croisement. Celui-ci était trop uniforme. Trop stable. Trop... maîtrisé.

Un pli imperceptible traversa son front.

Elle connaissait ce geste.

Et elle détestait le reconnaître.

Elle se redressa brusquement, comme si le simple fait d'admettre cette familiarité risquait de fissurer quelque chose en elle. Ce n'était pas son rôle d'interpréter. Pas son rôle d'enquêter. Elle nettoyait, elle restaurait, elle effaçait.

C'était tout.

Elle força son esprit à se recentrer et traversa le salon. Sur la commode, les objets alignés par la police formaient une nature morte précaire : un téléphone fissuré, une paire de lunettes sans monture, un carnet fermé par un élastique. Rien d'exceptionnel.

Pourtant, Sarah s'arrêta net devant le carnet.

Quelque chose, dans l'usure du tissu gris, éveilla un fil de mémoire. Elle hésita. Puis le saisit. Le matériau semblait tiède, comme si quelqu'un venait de le refermer.

Elle ouvrit la première page.

Une écriture nerveuse, serrée. Des phrases courtes. Des pensées essoufflées. Une solitude lourde.

Puis une ligne encerclée trois fois :

« Je sens qu'il m'observe. Il connaît mon rythme. »

Un frisson sec remonta le long de sa colonne vertébrale.

Elle referma le carnet et le reposa exactement à sa place. Sa main trembla légèrement, plus qu'elle ne voulait l'admettre. L'air, soudain, paraissait trop immobile, trop attentif.

Elle retourna vers la tache sombre au sol, saisit son flacon et pressa la gâchette. La mousse blanche envahit lentement le parquet, avalant les contours du drame. Une odeur métallique remonta, familière, presque rassurante. Le mouvement répétitif, précis, la recentra un instant.

Puis une oscillation infime attira son regard.

La corde.

Elle vibrait encore, comme si l'air avait hésité en passant.

Sarah se figea. Elle leva les yeux. Le nœud, ou ce qu'il en restait, formait exactement la même architecture que celui gravé dans sa mémoire depuis des années. Une forme qu'on ne réalise pas par hasard.

Quelqu'un savait.

Elle se força à respirer lentement. Une routine intérieure se mit en place : analyse, contrôle, distance. Mais l'appartement refusait de redevenir un simple espace de travail. Il l'entourait. Se resserrait.

Un éclat attira alors son attention sous le canapé.

Elle se pencha, glissa deux doigts gantés dans l'ombre. Un pendentif roula

dans sa paume. Une goutte d'acier brossé. Sobre. Froid.

Elle le retourna.

14.03.07

Le monde se réduisit à cette date.

La date du drame.

La date de sa mère.

Sarah sentit son souffle se couper — pas de panique, non, mais d'incrédulité pure. Ce pendentif avait disparu depuis des années. Perdu. Confisqué. Égaré.

Il n'avait rien à faire ici.

À moins qu'on l'ait placé là pour elle.

Elle ferma la main dessus, incapable de lâcher le métal glacé. Un pic de vertige traversa son ventre. Elle se redressa, un peu trop vite, et la pièce sembla se contracter autour d'elle.

Un craquement sec fit vibrer une latte de parquet près de la porte.

Sarah tourna la tête d'un geste vif.

Personne.

Mais ce n'était pas un bruit de bois.

C'était un déplacement.

Elle rangea le pendentif dans la poche intérieure de sa combinaison et fit deux pas vers la commode. Le téléphone fissuré resta noir une seconde, puis s'alluma brusquement.

Une notification apparut.

Expéditeur : Lui

Message : Tu n'es pas seule.

Elle ne bougea pas.

Le silence, soudain, devint presque sonore. Comme s'il attendait sa réaction.

Elle effleura le téléphone. L'écran s'éteignit aussitôt. Elle le ralluma : rien dans l'historique. Juste ce message isolé, laissé comme une balise dans la nuit.

Quelqu'un savait qu'elle était ici.

Et ce quelqu'un voulait qu'elle le sache.

Elle fit un pas vers la porte d'entrée, simplement pour vérifier le verrou.

Une carte blanche reposait au sol.
Elle n'était pas là avant.

Sarah s'accroupit. Une seule phrase, tracée en lettres fines, occupait le centre.
Reste.

Un souffle glacé remonta le long de ses côtes. Elle sentit son poulx se tendre sous sa peau. Elle se redressa lentement, sans quitter la carte des yeux.

Quelqu'un était entré ici après les policiers.
Quelqu'un avait observé.

Et avait laissé des fragments de messages, comme des cailloux sur un chemin.
Elle ferma enfin la porte, cette fois jusqu'au déclic du verrou. Le son claqua dans l'appartement comme un retour brutal à la réalité. Mais la tension dans l'air demeurait, suspendue, prête à éclater.

Sarah rangea la carte dans sa combinaison et reprit sa mallette. Ses gestes retrouvèrent leur précision, du moins en surface. À l'intérieur, quelque chose se fissurait.

Elle fit un dernier tour du salon. Tout était normal. Trop normal. Pas une trace de lutte. Pas un cadre de travers. Pas un objet déplacé. Juste ce désordre mesuré, contrôlé, comme orchestré pour être vu dans un ordre précis.

Elle passa devant le rideau et jeta un œil dehors. La rue était vide. Une lumière gris-bleu annonçait l'approche de l'aube.

Rien.
Mais elle sentit pourtant... quelque chose.

Elle récupéra ses affaires, quitta l'appartement et referma derrière elle. L'escalier étroit descendait en colimaçon. Chaque marche semblait retenir son souffle. Une odeur de poussière chauffée flottait dans l'air — une odeur d'appareil électrique récemment utilisé.

Sarah descendit deux étages.
Un courant d'air balaya sa nuque.
Elle se retourna.

Personne.

Elle accéléra légèrement, plus par lucidité que par peur. Le rez-de-chaussée était silencieux. Elle poussa la porte d'entrée. L'air froid de la ruelle la faucha immédiatement.

Elle fit trois pas vers son utilitaire.

Puis s'arrêta net.

Sur son pare-brise, coincé sous l'essuie-glace, un second carton blanc l'attendait.

Même taille.

Même papier épais.

Même écriture fine.

Elle tendit la main.

Une phrase, simple.

Dévorante.

Tu te souviens maintenant.

Son estomac se contracta.

L'aube semblait s'être figée autour d'elle.

Quelqu'un la suivait.

Quelqu'un la connaissait.

Quelqu'un venait de rouvrir une porte qu'elle avait passée sa vie à sceller.

Elle inspira profondément, sans parvenir à calmer le tremblement de ses doigts.

Une chose était certaine :

le passé venait de la retrouver.

Et il n'avait pas fini.